

torsion de reins qui la lance, tombe avec une lenteur auguste.

Les corps suent l'odeur des boulangeries. Farines d'humanité, ces blancs ou noirs cheveux, ces rouges faces, ces vestes bleues se sont pétries et se dorent ; le soleil près de se coucher se montre entre les nuages et, du fond de l'infini, pensif et de flamme, juge son œuvre annuelle cuite à point. Il roussit également le pignon de la ferme, duquel, comme le lait de la fauve croupe des vaches, le paysan sait traire le bonheur

XXXIII

AUX GORGES DU TARN

RÉCIT

L'incohérence des objets, l'importunité de cent coudes, les préoccupations, font qu'un rendez-vous en gare doit être brusqué : j'ordonnai tout promptement. Ma cousine, sa nièce et moi ne nous entre-regardâmes qu'à l'hôtel.

Nous devions visiter ensemble les gorges du Tarn.

Ma cousine avait apporté de Paris à Mende, comme d'une vie mondaine à un veuvage solitaire et de la jeunesse à l'âge où l'on grisonne, son sourire franc, bienveillant et impératif. Son visage, sculpté selon les proportions du Midi dont elle était un peu, offrait, au-dessus de vêtements qu'elle portait toujours noirs, une chair rougie par la fatigue. Quelques grains de charbon échappés à la toilette semblaient la poivrer : le voyage l'avait excitée. Il avait déprimé sa nièce. Celle-ci, que je ne connaissais pas et qui eût pu paraître insignifiante au premier abord, avait la taille médiocre, le visage assez

large et pâle, un nez délicat entre deux abondantes pommettes sous l'une desquelles une fossette se creusait parfois ; on la voyait souvent faiblement rosir et de quantité toujours égale. Sa chevelure, épaisse et charmante, était d'un blond un peu décoloré. On eût dit ses sourcils disjoints par une force étrangère. Ses yeux grisâtres paraissaient la cendre des aspects, la cendre, cette matière condensée, froidie et décourageante, qui appelle les pensers mélancoliques ; mais, loin d'attirer, son regard arrêtait en chemin. Ses paroles, d'une voix de tête et presque toujours indifférentes ou dédaigneuses, achevaient de l'isoler. Elle remuait très peu sans qu'on la jugeât immobile : son attitude était faite d'impalpables débuts de geste. Nous nous assimes autour d'une petite table. On parla de Biarritz où mes voisins devaient se rendre après notre commune excursion, de l'Espagne où, lasse de casinos et de villégiatures, ma fantaisie m'avait promené, de mes études finies, de la grande Compagnie où m'introduisait mon oncle l'administrateur, de quelques vieux parents. Je sentais à la rapidité de ces détails la dévorante habitude que donnent à des esprits de femme douze heures de chemin de fer. Je ne tentai pas de la rompre soudain, cela ne peut réussir. Comme des villages sur des prés, de frustes mets se succédaient donc sur la nappe.

Le garçon semblait faire un voyage pour les apporter de la cuisine lointaine que des bruits de marmite rapprochaient par moments, et, aussi indifférente à notre présence qu'elle eût pu l'être en wagon, la fille de l'hôtelier entretenait quelques officiers avec une bizarre précision de personnages inconnus. Cette salle allongée, mêlant le goût du moisi à l'odeur du tabac, la vétusté de la province à la banalité de quelques affiches, paraissait nous emporter je ne sais où.

Le break était prêt. Les légers bagages qui nous suivaient furent arrimés à l'arrière ; je passai un nœud, ma cousine fit défaire un arrangement : je m'assis en face des deux femmes. Le temps restait au gris clair. Nous roulions sur une excellente route que quelques cantonniers paraissaient entretenir à notre seul usage. Après avoir quitté une longue et belle allée, puis monté fort longtemps, nous arrivâmes à une pente où la végétation se faisait déjà clairsemée. Le versant opposé, complètement stérile, offrait à son sommet le premier de ces nombreux rochers que nous devons voir. On eût dit l'effigie d'un haineux destin : il avait la lippe incomplète et menaçante, et, sous un front bas, les sourcils se joignaient de travers. Ma cousine le désigna à Pauline (c'était le nom de sa compagne) qui le fixa longtemps.

Et la route s'arracha de la vallée comme un glaive du fourreau : obéissant à ce signal, des espaces apparurent. Ils se pressaient de toutes parts sur un immense plateau pierreux et aride, où nul toit, nul arbre, nulle broussaille ne se mêlait à eux, dont rien ne rompait ni la rougeâtre uniformité, ni les lignes incertaines. C'était le causse de Sauveterre. Notre voiture s'y enfonça. Le désert lui prêtait une étrange importance ; les roues tournaient autour des moyeux, les deux chevaux trottaient sous l'esclavage des guides et des œillères. Les rares objets qui parfois sortaient d'un pli, une borne, une hutte, un troupeau de moutons, restaient dans notre conversation après que le repli suivant les eût emportés. Nos propos aussi s'espacèrent. Je demandai à Pauline comment elle imaginait, riches ou vides, les pensées des pères qui passent ici tout l'été : elle éluda cette question qui parut la toucher et la blesser ensemble. Cette sorte de pays, le froid devenu vif et la nouvelle fatigue qu'eût causée une voiture même mieux suspendue que la nôtre, lui communiquaient une fraîche vigueur qu'elle n'avait pas en arrivant. La tante, au contraire, affaissée dans un coin sous des couvertures, avait cédé au sommeil dont elle sortait à intervalles avec un art accompli pour ajouter un mot à ce que nous venions de dire

ou regarder le paysage. Cela dura environ deux heures.

Peu à peu, en avant, émergea un petit sommet gris bleu qui semblait savoir quelque chose. La voiture tourna. Nous nous tûmes : nous allions descendre dans les gorges du Tarn.

Dépendant de monts gris pareils au premier, des plateaux semblables à celui que nous venions de traverser, ajoutés les uns aux autres et d'un nombre comme d'une vastitude inconnaisables, s'étendaient à ras de vision, puissamment raccourcis par la perspective. Ils poussaient vers nous leur tranche, façade de six cents mètres de hauteur. Le milieu, masse à pic, tordue sur elle-même avec une effroyable négligence ; à droite, trois pilastres de roc ; à gauche, peinturluré d'arbres, un profil d'air farouche. Une dominatrice volonté maintenait cette sorte d'improvisation. Notre causse envoyait deux promontoires à ses extrémités et cela eut paru former un abîme clos, si, au fond, le Tarn, qu'on voyait à peine et que le pont d'un village minuscule faisait surtout supposer, n'eût porté l'esprit de cette idée à celle d'un long sillon fortement creusé sur le globe. Au bord, la route, tige qui venait d'émettre un sentier comme un rameau, nous portait, vivante fleur dont les pétales, croupes des chevaux,

visages et idées, tressaillirent, comme frôlés d'un passage extraordinaire.

Nous tombâmes dans cette profondeur. Le frein des roues nous suspendit sur les épaules des contreforts : ils se redressaient, et, présentant peu à peu des pentes cachées, donnaient comme la vie les raisons de leur aspect en le complétant. Nous traversâmes le village. C'était un de ces hameaux antiques que l'on trouve dans ces régions : les forces opposées des poutres y obligeaient quelques granges à l'immobilité ; les maisons, trapues comme des montagnes, étaient faites de grosses pierres ; des rides maçonnaient la physionomie des habitants. Nous bûmes. La cavité que nous avions vue du cause s'ouvrait à droite ; nous nous engageâmes dans l'étroite gorge qui serrait l'une contre l'autre la route et la rivière. Descendant moins promptement que la voiture, le murmure et le friselis semblaient couler vers nous. L'air n'avait plus le piquant des cimes mais une humide fraîcheur. Les parois vides et sévères s'étonnaient vaguement... La Nuit vint : elle dépouilla de leurs feuilles les arbres, et, comme un paysan qui bêchait un champ vertical cria quelque chose, nous ne sûmes point si ce fut notre vitesse, ou le vaste silence, ou l'obscurité qui détruisirent à l'instant l'anecdote. Nous avons cessé de nous voir ; les cahots nous ber-

çaient et unissaient notre chaleur et nos membres :

La voiture s'arrêta enfin devant une auberge.

L'escalier de planches nous parut tout petit ; sa fragilité, sa sonorité nous étonnèrent comme les flammes des lampes. Au dîner, Pauline, qui s'était placée de manière à ne pas voir l'un de nos voisins, fort gros homme rouge à large mâchoire, parla assez et de vive façon. Sa tante était ravie de notre course. Je prévis que la cordialité s'établirait sans que j'eusse à y mettre du mien : aussi restai-je un peu froid. J'allai retenir la barque sur laquelle nous devions le lendemain descendre quarante-deux kilomètres de Tarn. En chemin, je trouvai notre cocher ; comme il tentait d'embrouiller le compte, je relevai l'erreur et le congédiai : il salua poliment. Je continuai, d'un pas allègre qu'il me plaisait d'ailleurs de savoir utile à mes compagnes de voyage, posant le pied avec précision sur les galets. La lune s'était levée ; le fini de son contour me causait une secrète satisfaction ; l'air était pur et libre. Tel j'avançais sur la plage blanche : devant moi une immense ombre mêlait la rivière à la montagne.

Le lendemain, cette même pente devait se parer d'un voile diaphane, sourire à une eau de diamants. Ce lendemain...

O Journée ! en quelque sorte d'instant que je sois : que je contemple la foule coiffée d'autant de rêves que de chapeaux, ou le vent emporter mille feuilles dont il ne discerne pas les couleurs, que l'orgie entre des bouteilles m'offre des désirs ou que j'oppose l'acte à l'acte et le pouvoir à l'effet, jamais mon souvenir ne franchit ton seuil sans se sentir l'œil large, la lèvre tendre et de la joie au fond du cœur.

Ce lendemain donc, au matin, les bateliers nous attendaient, dressant devant le soleil leurs perches couvertes d'écorce. L'imperceptible secousse que le destin imprime aux navires en partance pour la gloire, détacha de terre notre bateau long, à fond plat. La rivière coulait, transparente comme l'éveil et frissonnante ; elle laissait voir son lit de gravier où ondulaient ces filets lumineux qui semblent captiver le bonheur ; les reflets éclairaient le dessous des saules et des herbes ; une caresse entraînait et sortait de nos narines, touchait nos joues ; parfois sous le fond de l'esquif fuyait le cri frais d'un galet meurtri, pareil à une couleur qu'on broie. L'eau seule a de ces prestiges. Nous pouissions de temps en temps une exclamation : non pour combler nul vide, mais nos paroles ajoutaient encore aux objets. Elles flottaient dans le sillage. Le batelier, incroyablement penché sur sa perche, faisait fuir notre

barque sous ses pieds agiles : il courait jusqu'à l'extrémité de l'arrière, tandis que les monts vêtus d'arbres passaient, plus rapides de leurs bases que du front.

Le bateau toucha. C'était un relai. Nous changeâmes de barque et de gens. Il y avait là un pont : était-il très neuf ou très ancien ? Je n'en plus rien, mais l'un ou l'autre me fut agréable.

Nous ne nous aperçûmes pas que nous repartions, tant cette façon d'aller était devenue naturelle. L'aspect des montagnes se faisait sauvage. Le batelier cria tout à coup d'une voix rauque : « Le village de Pugnadoire, où la grande rue elle a cinquante centimètres de large, et n'y a qu'une rue ! » Il montrait une haute fumée ; puis, avec la prestesse d'un singe, il enfonça la perche comme s'il y voulait grimper. Nous rîmes tous ensemble. Pauline ôta un gant et entra doucement les doigts dans la rivière. Des ménisques poussèrent entre eux, laissant sur la peau des bulles argentées, puis s'épanchèrent dans la paume ainsi qu'un secret. Un ressac enfin noya toute la main. Elle ondule, incertaine et bleuie, tendue vers l'arrivée de l'eau comme vers l'avenir : songe sortant d'un corps réel qui, inclinant la taille non sans grâce, jetait un regard gris. Je plongeai tout à coup une main dans l'eau. Le froid me troubla le cœur : des courants glissaient de mes doigts

et allaient caresser la peau de Pauline ; je trouvais plaisir à les varier. Cela dura quelques moments. Pauline éleva sa main ruisselante et me dit : « Comme elle sent bon ! » C'était une odeur de nymphe, fraîche, légère et imperceptiblement marine : je pris et respirai cette nudité qui, vêtue seulement d'un filament d'algue, étendait cinq souples membres.

Quelque chose de blanc, auprès d'un escarpement, sortit des verdure : c'était le vieux château de la Caze, aménagé depuis peu en hôtel. Nous prîmes un escalier entre des blocs parés de lierre. Pauline, qui à travers eux regardait de l'invisible, sautait en avant et je tenais le bras de ma cousine effrayée par les pierres glissantes. Nous arrivâmes à un petit pré mal entretenu où se versait un tuyau de zinc. Ce château, à tourelles, crénelé, percé de meurtrières et, comme les blocs de l'escalier, rongé de lierre et de mousse, étendait par-dessus les fossés le simulacre tout neuf d'un pont-levis scellé aux deux extrémités malgré l'attirail de ses poulies et de ses chaînes. Un homme d'une quarantaine d'années nous attendait sur le seuil : physionomie faite de tics, l'air gérant, les restes d'une culture bizarre. Nous traversâmes avec lui un froid corridor, puis une bibliothèque aux tables semées de revues françaises et anglaises. Il contait l'histoire du château ; un gentilhomme

toulousain l'avait édifié au XV^e siècle et s'y était établi avec ses huit filles « dont sept restèrent sans époux et finirent leur destin entre ces murs ». Puis nous entrâmes dans une vaste pièce à vitres éclatantes, où se trouvait une cheminée Renaissance transportée d'Italie. De fantastiques rinceaux, des attributs, des combinaisons de corps et de visages, vingt scènes qu'animait ce que nous venions d'ouïr, entaillaient son marbre : le jour, intense et frisant, et de sa clarté et de ses ombres rongeaient ces histoires. Or, quand nous passâmes la porte, nous nous crûmes introduits dans l'une d'elles. C'était une chambre carrée dont le plafond, disposé en octogone, conservait sur chacun de ses pans l'une des huit filles de la Caze, en naïve portraiture, fanée et roide comme un fantôme et touchante de virginité : mais celle qui avait quitté ses sœurs était accompagnée d'Amours. Un pendentif énorme, terminé par un masque hideux, descendait du centre. Une pensée se marquait dans ce lieu, et le bahut, le lit la rendaient évidente. La lointaine voix d'une cascade se fit entendre : tout son eût dû faire plus de chemin pour arriver à mes lèvres ; un vague et passionné désir se balançait dans ma poitrine. Il entra par la fenêtre une bouffée de chaleur. Pauline fit tomber sa pèlerine de ses épaules, et répondit

d'une voix un peu âcre au : « N'est-ce pas émouvant ? » de ma cousine.

Comme nous sortions, celle-ci, touchée dans ses souvenirs de veuve, eut l'idée de cueillir une feuille au lierre, emblème de fidélité. J'en découvris de mon côté une, en forme de cœur, minuscule et torturée : je la donnai à Pauline et gardai celle qu'elle m'avait tendu. Cette puérilité souriante ornait les circonstances ; je n'hésitai pas à m'en sentir ravi. La feuille était un triangle isocèle, fort aiguë.

Qu'en advint-il ? Je l'ai, un jour, pour faire son sort, jetée sous un ciel creux dans l'Océan brillant et amer.

Un rustique déjeuner où l'épaisseur et le nombre revêtirent les espèces des mets et des bouteilles, nous laissa la certitude que l'on trouve à user de ces catégories et surtout de cette façon. Une intensité immobile, pesanteur, chaleur et lumière, s'établit de toutes parts. Le Tarn nous porta graves : à travers l'air et le silence nous considérions les parois de pierre qui commençaient à lui faire un étroit couloir. Elles semblaient finir l'aquieuse solitude. Bientôt elles surplombèrent : de l'ombre en tombait malgré l'heure. Des balafres marquaient ces vertiges. De lentes paroles firent également des fissures aux idées de plus en plus hautes qui entouraient nos

cœurs. Comme il arrive entre malades, entre ivrognes, et entre gens enfin près de s'accorder, nous parlâmes de la vie. Ma cousine, qui avait parcouru la plus grande part de la sienne, narra d'anciennes années qui passaient devant nos yeux aussi précises que les rides du flot. Elles avaient la sérénité de l'âge, la seule que connaissent les femmes. « Il fait beau » termina-t-elle.

Le détroit franchi, nous débouchâmes dans un cirque extrêmement large. Il était hérissé d'un nombre surprenant de blocs coniques dont beaucoup se coiffaient d'un renflement : ce dernier phénomène, dont la cause est évidente, s'observe aussi dans les cañons du Colorado.

Le soleil descendit. Nous glissâmes vers lui de plus en plus profondément sur l'onde déclive. Des roches énormes, rares et assombries, dont on pouvait à peine distinguer l'attache au sol, nous dominaient maintenant. Nous les regardions passer sans nous retourner. La rivière s'était fort accrue : ce n'étaient peut-être point cent invisibles sources, mais l'abondance de nos âmes qui l'avait enflée ; parfois quelque rapide, où râclait effroyablement notre barque, nous précipitait, avec une vitesse, des secousses, un tapage extraordinaires, dans une eau silencieuse et presque immobile. Ce tran-